

Extrait de *Pour que je m'aime encore*, Maryam Madjidi, Editions Le nouvel Attila, 2021

C'est une adolescente qui raconte son histoire ici. Cette jeune narratrice parle de son quotidien dans une banlieue parisienne pauvre, Drancy, à la manière d'une épopée tragi-comique : le combat contre son corps, sa famille, ses amis et ses rêves de réussite scolaire pour atteindre l'excellence de l'autre côté du périphérique. Rendue forte par la douloureuse nécessité de l'intégration, elle offre une vision drôle et attachante des habitants de Drancy et de cette période si particulière de l'adolescence, jalonnée d'initiations.

Maryam Madjidi est née en 1980 à Téhéran. Elle a quitté l'Iran à l'âge de 6 ans, avec sa famille, pour vivre à Paris puis à Drancy. Elle a vécu quatre ans à Pékin et deux ans à Istanbul. Aujourd'hui, elle enseigne le français à des élèves non francophones.



Parce que je le vax bien

Adolescente, j'étais franchement laide. Une tête épouvantable. Mes cheveux frisés, épais, bouclés formaient une boule compacte sur ma tête, si compacte que le vent ne pouvait y pénétrer pour les soulever comme à la télé dans les publicités pour shampoing.

5

Quand une de ces publicités passait, j'étais subjuguée¹ et mes yeux envieux suivaient la danse des cheveux légers et doux qui glissaient entre les doigts comme de la soie ou du satin.

10

Les miens formaient un casque inébranlable, invincible, aussi solide que les casques romains. Pour m'arracher un cheveu, il fallait tirer très fort.

Les élèves de ma classe m'appelaient « Washing-Machine ».

Ils ajoutaient : « Tous les matins pour se coiffer elle met sa tête dans une machine à laver. »

15

Je les remerciais de l'explication, c'était du moins le seul mot anglais que je n'oublierai jamais. Ce surnom de *Washing-Machine* avait surgi de la bouche d'un élève quand toute la classe m'avait vue

¹ Subjuguée = fascinée

débarquer avec ma nouvelle coupe un beau matin de printemps.

20 Pour Norouz², le nouvel an persan, il est de coutume
d'aller chez le coiffeur, acheter de nouveaux vêtements, faire
un grand nettoyage de la maison. J'étais donc allée chez un
coiffeur de l'avenue Henri-Barbusse, notre Champs-Élysées.
La coiffeuse, une femme d'une trentaine d'années, la

25 chevelure blond platine lissée au fer, une grande bouche
luisante de gloss, le regard blasé³ de tant de rêves et d'espoirs
avortés, coupait mes cheveux. Coup de peigne après coup de
ciseaux, coup de ciseaux après coup de peigne, lentement et
inexorablement se dessinait dans le miroir le carré terrifiant

30 d'une ménagère américaine des années 50 avec beaucoup de
laque et une frange épaisse qui me faisait comme une visière
au-dessus des sourcils.

Je n'ai rien dit. Je me mordais les lèvres pour ne pas hurler
de rage ni de désespoir. J'ai payé en esquissant le sourire du

35 dernier jour d'un condamné. Sur le chemin du retour, je me
répétais que je n'irais pas au collège avec cette choucroute⁴
sur la tête, je préférerais mourir que d'essuyer les sarcasmes⁵
de mes camarades de classe, j'attendrais patiemment que mes
cheveux repoussent avant de franchir la grille du collège, je

40 raterais probablement mon année scolaire, je redoublerais,
mais ce n'était rien, rien du tout en comparaison de ce que je
subirais s'ils me voyaient ainsi.

Je suis montée dans ma chambre sous les rires de mon
frère, qui trouvait que j'avais l'air de Bernadette Chirac⁶ en

45 brune. J'ai lu dans le regard de mon père de la compassion⁷ et
dans celui de ma mère de la stupeur⁸. Ils n'ont même pas eu le
courage de m'adresser un mot. Ma vie était foutue.

Le lendemain, je me suis levée et préparée pour aller au
collège. Tout devait paraître habituel. Je suis sortie de la maison,

² Norouz (en persan: نوروز nowruz) est la fête traditionnelle des peuples iraniens qui célèbrent le nouvel an du calendrier persan (premier jour du printemps)

³ Blasé = dont les émotions sont émoussées, qui n'éprouve plus de plaisir à rien

⁴ Une choucroute = mot familier qui désigne un chignon volumineux de cheveux crépés, sur le dessus de la tête comme c'était la mode dans les années 50



⁵ Les sarcasmes = les moqueries

⁶ Bernadette Chirac était l'épouse de Jacques Chirac, président de la France de 1995 à 2007

⁷ De la compassion = de la pitié

⁸ De la stupeur = une grande surprise

50 je suis allée au bout de la rue sauf qu'au lieu de tourner
à gauche, j'ai tourné à droite et j'ai marché comme ça
sans but une bonne demi-heure dans les rues. Je suis arrivée
au terminal des bus et du métro de la ligne S et je me suis
assise là sur un banc à regarder passer les bus, le 148 et le 146,
55 le 234 et le 134. Voilà, j'ai attendu sans rien faire. J'avais un
peu d'argent, je me suis acheté un sandwich thon-crudités
au café-snack tenu par des Chinois devant l'arrêt du 148.
Je l'ai mangé en regardant les bus passer, repasser. J'observais
le vendeur ambulant ⁹de cacahuètes caramélisées, il
60 venait d'arriver et avait posé soigneusement sur un carton
une dizaine de sachets. Il me restait quelques pièces dans la
poche et je suis allée lui acheter un sachet.
J'aimais entendre la petite cloche du tramway qui tinte
quand il démarre ou arrive à la station Pablo-Picasso. J'étais
65 bien sur ce banc. J'avais la paix. Personne ne se moquait de
ma coupe.
Tiens, c'est au tour du vendeur de maïs chaud de prendre
son poste. Il faisait rouler son caddie dans lequel il y avait
du papier journal, du charbon, du carton, des maïs crus, un baril
70 métallique et un grill. Il a fixé le grill de part et d'autre de
son caddie, au-dessus du baril dans lequel il avait allumé un
feu, pour y disposer les maïs. Il a découpé un morceau de carton
en guise d'éventail pour raviver les braises. Par intervalles
réguliers, il disait presque en chantant et en insistant sur le
75 dernier mot dans un souffle prolongé : « Maïs chauuuuud,
maïs chauuuuuuud. »
Il était 15 heures, l'heure à laquelle je rentrais habituellement.
Je pouvais rentrer à la maison.
Et ce sera ainsi tous les jours jusqu'à ce que mes cheveux
80 repoussent et que la femme au foyer des années 50 s'éloigne
définitivement de moi.
Au bout de trois jours, le collègue a appelé mes parents.
J'ai dû tout avouer.
Je livrais à mes cheveux une bataille. Gilliatt dans *Les Travailleurs de la mer*¹⁰
85 lutte contre le vent, la houle, la pieuvre, moi
je luttais contre les mèches, la touffe, le frisotis. J'étais une
Gilliatt de la chevelure.
Je m'armais du sèche-cheveux et je tirais sur la brosse

⁹ Un vendeur ambulant = un vendeur de rue, qui n'a pas de place fixe pour vendre sa marchandise

¹⁰ *Les travailleurs de la mer* est un roman de Victor Hugo paru en 1866. Le personnage principal, Giliatt, pêcheur de Guernesey, est attaqué par une pieuvre.

pour raidir chaque touffe de cheveux mais chaque boucle
 90 frisée résistait à la chaleur brûlante, ne voulait pas se soumettre,
 s'échappait des griffes de la brosse et je finissais le plus
 souvent en nage, éreintée. Je me regardais dans le miroir :
 derrière l'apparente chevelure raidie, aplanie, apprivoisée,
 on devinait la salade frisée qui me riait au nez.

95 J'avais une peur terrible de l'humidité les jours qui suivaient mon brushing,
 une petite bruine¹¹ à peine et tout était foutu.
 Je me promenais toujours avec un chapeau, un béret,
 un machin sur la tête comme bouclier contre la menace du
 frisotis. La nuit, je mettais des barrettes, des épingles, des pinces,
 100 des élastiques à des endroits stratégiques de ma tête pour
 qu'au lever les mèches les plus rebelles soient domptées. Je
 faisais cela en cachette, je ne voulais pas qu'on se moque de
 moi. C'était un rituel au moment du coucher. Il me fallait
 être attentive et concentrée : où placer telle barrette ? Et
 105 cette épingle ? Comment être efficace pour que la frange de
 devant soit toute plate le lendemain matin ? Je me réveillais
 parfois de douleur car une des barrettes s'était enfoncée dans
 la peau de mon crâne pendant mon sommeil.
 Je me précipitais au lever pour aller dans la salle de bain
 110 me regarder : j'enlevais un par un tout cet attirail, impatiente
 de découvrir la récompense de tant de souffrances nocturnes
 et là, dans le miroir, la dernière barrette enlevée, je ressemblais
 à un Playmobil¹².
 C'était une torture que je m'infligeais volontairement.

115 Pourquoi ? J'avais 13 ans et je voulais ressembler à Brenda
 dans la série *Beverly Hills*¹³. Je ne voulais pas de cette chevelure
 de métèque¹⁴ qui trahissait mes origines lointaines.
 Je voulais polir, lisser, raboter les bosses, les âpretés, la rugosité de l'étrangère, dont ces
 cheveux étaient la parfaite incarnation.

¹¹ Une bruine=une pluie très fine



¹² Un Playmobil =

¹³ Brenda Walsh est un personnage de fiction qui apparaît dans les quatre premières saisons de la série télévisée *Beverly Hills*

¹⁴ Un métèque = dans la Grèce antique, celui ou celle qui habite dans une cité dont il n'est pas originaire, un étranger de l'intérieur du pays. Employé aujourd'hui, c'est un mot péjoratif, raciste, qui désigne un étranger établi en France, dont l'apparence et le comportement trahissent la provenance d'un pays étranger, plutôt oriental ou arabe.

120 Lorsque j'ai eu 14 ans, un ami de mes parents m'a offert en
guise de cadeau une séance de défrisage chez un célèbre coiffeur
parisien. Le défrisage consiste à enduire les cheveux de
produits très corrosifs¹⁵ dans le but de casser les satanées liai-
sons chimiques responsables de la frisure du cheveu afin de
125 les dompter pour trois bons mois.
J'étais très heureuse de pouvoir en bénéficier. Finis les
brushings interminables et harassants, les barrettes, les
épingles la nuit, j'allais enfin avoir les cheveux soyeux des
publicités. On m'identifierait davantage à une Espagnole ou
130 à une Italienne qu'à une Arabe et pour moi c'était certain, je
gagnerais au change¹⁶.
La coiffeuse m'appliqua le produit. Elle le laissa reposer
une demi-heure. Ça sentait très fort et l'odeur me piquait
un peu les yeux et le nez. La coiffeuse me dit que c'était
135 de l'ammoniaque, du soufre¹⁷ et un tas d'autres produits au
nom compliqué. Elle rinça. Elle sécha en lissant. Sa grosse
brosse venait déposer mes cheveux comme un voile fin sur
mes épaules. Je sortis du salon et je me regardai dans tout ce
qui pouvait réfléchir mon image. Je me trouvais tellement
140 européenne, je dirais même californienne. Je me rapprochais
enfin de Brenda.
Toutefois, ça me grattait un peu sur le cuir chevelu. Les
produits chimiques devaient être encore un peu irritants
et je n'y prêtais pas vraiment attention. Je me pavanais¹⁸ en
145 passant mes doigts dans cette soie souple et ondulante, en
tournant la tête à droite et à gauche pour faire danser mes
cheveux comme dans la pub : oui je le valais bien.
Ça me grattait de plus en plus et j'avais mal maintenant.
Puis au bout de quelques heures, j'ai eu la sensation très
150 désagréable que mon cuir chevelu brûlait. C'était tout enflammé¹⁹,
j'avais un mal de crâne épouvantable, l'impression que ma
tête pesait des tonnes et que je n'arrivais pas à la maintenir
droite sur mon cou. Je suis allée aux urgences. La peau de mon crâne était
brûlée au second degré²⁰ et mes cheveux tombaient par poignées
155 les jours qui ont suivi.

¹⁵ Corrosif, corrosive = produit agressif, qui abîme

¹⁶ Gagner au change = améliorer sa situation

¹⁷ Produits chimiques utilisés pour défriser les cheveux

¹⁸ Se pavaner = marcher avec orgueil, avoir une attitude pleine de vanité.

¹⁹ Enflammé = rouge, irrité

²⁰ Le second degré correspond à une brûlure du tiers supérieur du cuir chevelu (la peau du crâne) avec la présence de cloques. La peau brûlée est rosée et douloureuse.